



## **Les femmes et l'eau : Le flux des systèmes matriculturels**

### **Introduction**

(français)

**LINNÉA ROWLATT et MARIE-FRANÇOISE GUÉDON**

Fluide et figée. Souple et implacable. Féroce et calme. Douce et salée. Des attributs paradoxaux tels que ceux-ci, entre autres, sont attribuées à la fois aux femmes et à l'eau dans de nombreuses cultures, y compris le monde européen et une partie du monde asiatique. Des systèmes de pensée soutenus par des mythologies anciennes, en particulier, peut-être, ceux qui exhibent un dualisme explicite créent des chaînes d'associations métaphoriques entre la femme et l'eau en passant par la passivité, la fluidité, l'humidité, la lune et le sein maternel, tout éléments indispensables à la vie mais potentiellement réducteurs. Ces chaînes symboliques sont reprises à tous les niveaux culturels, ce qui leur confère une valeur quasi universelle y compris dans le langage scientifique. Les océans, par exemple, sont connus comme le « berceau de la vie », tandis que dans notre ventre, les femmes portent le liquide amniotique qui nourrit et protège ceux qui naissent humains. La rupture de la poche des eaux d'une femme est une indication claire que le bébé est prêt à naître. Ceci dit, l'eau en tant que métaphore de la femme.

La proximité entre les champs sémantiques associés à la femme, d'une part, et à l'eau, d'autre part est prise pour acquise par près de la moitié des cultures du monde. Bien que supposée universelle par ceux qui la proposent, cette relation, et les métaphores qui la



soutiennent, dépendent du contexte culturel : En particulier, les mythologies, ainsi que les systèmes religieux et rituels, offrent un accès privilégié à la diversité de cette relation.

Quelques exemples suffiront à le démontrer: N'en déplaise à la psychanalyse européenne, les eaux primordiales ne sont pas nécessairement féminines. Les divinités de l'océan et de la mer, comme Poséidon en Grèce, Watatsumi au Japon ou Wadj-wer (Uatch-ur) en Égypte antique, prouvent que celles-ci sont aussi susceptibles d'être masculines que féminines. Chez les Inuits, la mer et la lune ainsi que le froid et l'obscurité sont du domaine des hommes, tandis que le féminin est associé au soleil, à la chaleur, au sec et à la lumière. Dans le récit athapascan de l'aveugle et du huard (aussi connu chez les Inuits, et les gens de langues algonquiennes entre autres peuples de l'Amérique du Nord), le huard (dont le genre n'apparaît pas important) immerge l'aveugle dans des eaux curatives d'un lac (sans connotation de genre); la vilaine de l'histoire est une femme (qui est soit sa sœur, soit son épouse, soit sa mère).<sup>1</sup> Ici, l'eau n'est pas conjointe à la femme, et de plus la terre n'est pas non plus perçue comme une figure maternelle ou féminine. Mentionnons par ailleurs que dans les langues athapaskanes, le genre, masculin, féminin ou autre, n'est pas indiqué; on parle généralement au neutre en ajoutant au besoin le terme indiquant qu'il s'agit d'un mâle ou d'une femelle.

Dans certains cimetières alpins, les tombes des alpinistes comportent une sculpture de la montagne où ils sont morts, et ce sont les montagnes (plutôt que les plans d'eau) que l'on anthropomorphise et considère comme féminines et responsables de la mort de ceux qu'elles aiment trop. Par ailleurs, dans certains mythes et rituels à Bali, Indonésies, les femmes sont à la fois mères idéalisées et ogresses cruelles, une attitude que Margaret Mead attribuait au fait que les mères étaient souvent incapables d'allaiter sur demande en raison de leurs autres responsabilités dans les champs (les bébés étaient gardés par leurs sœurs aînées, en attendant le retour de la mère et du sein maternel... d'où la frustration du nourrisson et l'attitude ambivalente envers la mère. Ce qui souligne que la mère, ou la femme, n'est pas nécessairement vue comme nourricière.

Rappelons donc que l'eau peut être antagoniste, active dans ses manifestations (des eaux saumâtres aux ras-de marée, en passant par les tempêtes, les inondations et les moussons, ou simplement les noyades, une forme de sacrifice chère aux déesses celtes). Mais c'est paradoxalement le lien symbolique cher aux sociétés patriarcales entre la femme, l'eau et la passivité sociale et mentale qui a causé le plus de tort au tissu social en maintenant les femmes dans une position symboliquement et socialement subordonnée, position dont le contexte matriculturel doit tenir compte.

---

1 Marie-Françoise Guédon, *Le rêve et la forêt. Histoire de chamanes nabesna* (Laval: Presses de l'Université Laval, 2005), 34-35, 530.

Du point de vue de l'analyse des systèmes culturels, le matriculturel est le système culturel qui donne un sens à des termes comme *femme*, *mère*, *femelle*, ou *garce*, ainsi qu'à tous les termes qui leur sont associés. La notion de matriculturel nous permet entre autre de rejoindre les spécificités locales des expressions du lien symbolique entre la notion de femme et la notion de l'eau, et en particulier des modalités de réinterprétation des chaînes symboliques, des métaphores et des images qui nourrissent les relations concrètes entre les femmes et le domaine aquatique.

Ces relations sont profondes et fluides au sein de cultures aussi disparates que les Anishinaabe de l'est du Canada, les Celtes d'Europe et les Ashanti d'Afrique de l'Ouest, et elles nourrissent la définition du féminin, les rôles attribués aux femmes, et la perception-même du vivant. Ce numéro de *Matrix* cherche à explorer certains aspects de ces relations et les façons dont les femmes interprètent les systèmes symboliques pour se positionner en tant qu'actrices dans le grand jeu concret des relations avec l'environnement dans son ensemble.

Dans ce numéro, nos auteurs examinent la relation entre les femmes et l'eau chez des peuples de l'Amérique du Nord, du Nord de l'Europe, au Cameroun, puis dans les Alpes italiennes, en enfin au Nigéria. À travers la mythologie, l'expérience personnelle, l'art et les rituels, ils explorent les différentes expressions de cette relation, qui constitue une part importante de la vie des communautés d'hier et d'aujourd'hui. La première des six contributions de recherche de ce numéro, « Yanawana Pedagogies : Learning with Coahuiltecan Water Teachings » (Pédagogies Yanawana : Apprendre avec les 'Savoir de l'eau' coahuiltèques), présente les savoirs traditionnels sur l'eau de la communauté amérindienne coahuiltèque du nord-est du Mexique et du sud du Texas. Les auteurs, Marissa Aki'nene Muñoz, Pablo Montes, et Marleen Villanueva transforment leur parcours d'éducatrices en réfléchissant à leurs rôles de protectrices de l'eau, d'éducateurs, d'animatrices communautaires, et nous invitent par ailleurs à nous souvenir de nos responsabilités non seulement envers les eaux du monde, mais aussi envers ce que nous déversons dans l'eau et lui imposons, y compris nos propres eaux intérieures.

On trouve dans de nombreuses sociétés des légendes sur des êtres vivants qui peuvent adopter tantôt une forme humaine, tantôt une forme animale. Sarah E. McFarland présente la selkie - à la fois phoque et humaine, et donc aquatique et terrestre. Dans sa contribution « Metamorphosing with Selkies: Shape-Shifting Instabilities in the Self-Conscious Anthropocene » (Métamorphose avec les Selkies : instabilités changeantes dans l'Anthropocène conscient de lui-même), elle présente la selkie comme la championne d'une coexistence non hiérarchique et durable des humains, des autres êtres vivants, et des éco-systèmes. Les selkies, soutient-elle, se situent dans un espace liminal qui exemplifie une diminution radicale de l'exceptionnalisme humain; leur nature non binaire nous encourage à reconsidérer le passage plastronnant et destructeur de notre espèce à travers notre planète. Entre prose et poésie, McFarland présente le point de vue de

l'épouse-phoque comme un moyen intentionnel de nous réintégrer au monde vivant.

Notre troisième article, « It Flows From the Heart: *Kiinoomaagewag nibi manidoog* » (Ça coule du cœur : *Kiinoomaagewag nibi manidoog*), est de Barbara Mokthhewenkwe Wall, Bodwewaadmii Anishnaabekwe, qui partage avec nous un Savoir provenant des esprits de l'eau. Elle exprime sa gratitude en décrivant comment le savoir de sa communauté est acquis par les Anishnaabekwewag au moyen leurs relations avec les esprits du monde aquatique anishnaabe, considérés comme des aînés, ainsi que certaines de leurs façons d'honorer ces liens de parenté étendue. Concluant par un portrait des Nibi Manidoog qui veillent sur l'eau, Wall ancre les Anishnaabekwewag dans les enseignements de leur communauté.

La contribution d'Etim Ekpenyong Mfon, « Water, an Agent of Purification and Life Sustenance: The Relationships of Women with Water in the Southern Provinces of Nigeria in the Southern Provinces of Nigeria » (L'eau, agent de purification et substance vitale : Les relations des femmes avec l'eau dans les provinces du sud du Nigéria) explore les similitudes et les différences entre les rituels liés à l'eau chez les peuples Yoruba, Edo, et Egbo. En soulignant l'implication des femmes dans ces rituels et leur importance culturelle, Mfon met en lumière les liens entre les usages pratiques et les usages rituels de l'eau. Illustré de peintures et de photographies, l'article confirme la contribution indispensable et active des femmes Igbo, Yoruba et Edo au maintien de leurs cultures système matriculturel et de leur société.

Dans son article « Women and Rainfall: an *Eco-ritual* Among the Alps of the Past » (Les femmes et la pluie : un *éco-rituel* dans les Alpes du passé), Dario Bassi concentre la discussion sur une exploration approfondie d'un seul rituel, le lavage de crânes d'Albosaggia, en Italie. Bassi fournit les contextes religieux, environnemental, économique et hydrologique de ce rituel, tenu par des femmes âgées, pour manipuler les pluies, qu'il s'agisse de les provoquer ou de les arrêter. Là où les archives sont silencieuses, il déploie des textes peu connus, pour conclure que cette pratique devrait être identifiée comme un éco-rituel ainsi qu'une forme culturellement unique d'agentivité de ces femmes des Alpes italiennes.

Notre dernier article de recherche est celui de Henry Kam Kah, « *Ehzele* Laimbwe and Water Rituals in the North West Region of Cameroon » (*Ehzele* Laimbwe et les rituels de l'eau dans la région du Nord-Ouest du Cameroun), dont il décrit les rites et les rituels qui centralisent le rôle des femmes des Laimbwe. Kah explore ces rituels, qui visent la fécondité et la guérison, ainsi que la protection de la communauté, à partir de deux significations différentes du terme Matriculture - celle de Irene Friesen Wolfstone et celle de Marie-Françoise Guédon. Il conclut que, malgré les défis posés par les activités des

missions chrétiennes dans la région, *Ehzele* Laimbwe peuvent à la fois honorer leurs traditions ancestrales et créer une synthèse dynamique de ces traditions conjuguées aux exigences de la société contemporaine.

Nous sommes heureux que ce numéro thématique de *Matrix* puisse inclure trois contributions créatives : une peinture à l'eau représentant un bassin versant, une photographie et une œuvre d'art textile. L'œuvre *Odenabe (the river that beats like a heart) Watershed* (Bassin versant d'Odenabe, la rivière qui bat comme un cœur) de Jessica Marion Barr révisé et re-cartographie le bassin versant autour de Nogojiwanong (« l'endroit au pied des rapides » en Nishinaabemowin, alias Peterborough, en Ontario) à l'aide de peinture créée à partir de plantes aquatiques récoltées dans une rivière voisine. Si la couleur évoque du sang menstruel séché, c'est peut-être une pure coïncidence, mais l'œuvre évoque aussi la beauté du Bouclier canadien.

La photographie « Fragile Items » de Greta Ciūnytė représente l'eau comme un moyen d'entretenir des relations, tant avec elle-même et ses propres sentiments qu'avec, plus complexe, son père. Évoquant des souvenirs à la fois joyeux et effrayants de lui, les éléments de la photo évoquent la bienveillance et une ouverture à la connexion. Avec « La mère de l'eau finlandaise Veen Emo », Kaarina Kailo transcende à la fois la géographie et l'expérience personnelle pour évoquer la Déesse Mère du Monde Aquatique, Créatrice du monde, ainsi qu'Ilmatar, Fille de l'Air. L'art textile de Kailo évoque un monde texturé et stratifié, ancré dans un environnement aquatique.

La dernière partie du numéro présente trois critiques de livres : Carla Ionescu critique *The Woman Who Married the Bear: The Spirituality of the Ancient Foremothers* (La femme qui épousa l'ours : la spiritualité des aïeules)(2023) de Barbara Alice Mann et Kaarina Kailo ; Adriana Kortlandt critique *Les Sociétés Matriarcales - Recherches sur les cultures autochtones à travers le monde* (2019) de Heide Göttner-Abendroth ; et Umasom Amos propose une critique de *An Intimate Rebuke: Female Genital Power in Ritual and Politics in West Africa* (Une réprimande intime : le pouvoir génital féminin dans le rituel et la politique en Afrique de l'Ouest) de Laura S. Grillo (2018).

La dernière contribution est une nécrologie préparée par Lisa Crandall et Donna McIlveen pour la révérende Dr Cheryl Gaver, collègue et amie des éditeurs de *Matrix*. Nous sommes une fois de plus impressionnés par les compétences variées, la générosité et la gentillesse qui caractérisaient le travail de Cheryl ; fiers d'avoir été ses collègues, nous offrons cette nécrologie comme un dernier hommage à son travail et à sa vie.